...NCAN.

...FFIER.

...cette ville. Le ...ources 4 lignes de ... de 40 pieds, ...rallèles, ayant ...et les Nos 43, 47 ...essus mentionné, ...cee et une allée ...d'être percée en ...nt été exhumées ...jacente le No 12

...le beau maga... ...logique par le No ...bat jusqu'au 20 ...avr. ...a la salubrité ...ent en bulletin ...s édifices et aussi ...gné par le No 9 ...dans le même ...spondit ci-dessus ...2 pouces 5 lignes ...profondeur de 53 ...entre lignes pa...

...le beau maga... ...munis jusqu'à 12, ...30 septembre ...e $180 par an, ...

...de terre, avec ...ui s'y trouvent, ...cette ville, dans ...nnade, Quar... ...mesurant ...face à la rue de ...profondeur de ...ligne parfai... ...ant de la rue de ...rtier, point où ...ces 1 ligne vers ...sur une seconde ...e, ensuite de 50 ...comme à la rue du ...de la rue de ...sur une ligne ...jusqu'à la rue de ...dit.

...ut une très char... ...ées étages, dans ...rez-de-chaussée, ...ancer, une petite ...s'établir un ...petit cabinet de ...de chambre dans ...1 étages à deux ...ngles, avec cui ...e à vin au rez-de ...sur la principale, ...s à coucher avec ...s au deux étages, ...waterwaters, ...bois et charbon, ...le-lavage, grand ...faisant face à la ...ut face au fleuve,

...de trois lignes ...aisant aboutir à ...chemin de fer ...de ter. L. and ...organ's Loui... ...Marché frais ...matériaux de chau... ...maison, principa... ...Tenant par et ...sources sont sculp... ...en sulpho; les ...ouvertures et sol ...l serait enfin diff... ...pour se signaler ...propriété. Sous ...teur à la visiter ...d une carte des ...dresser dans ce ...et de 2 heures

...e terre, située ...cette ville, dési... ...ed 11, dans l'île ...remande Qua... ...nson. Le sot No. ...e Johnson et ...ent sont bornés ...septembre 1857, ...table mesurant ...Notaire, bâtisses ...raison sociale et... ...dans la vente

...de la Compagnie ...d'oreilles en dia...

...s meubles et ac... ...ptives au tiers en ...plant: le reste ...en billets des ac... ...ent par an d'in... ...jusqu'au pale... ...ubique et privil... ...ut passé devant ...tiaire des acqué... ...ures soit notaire ...peut rent d'hom... ...rités judiciaires ...bilière, ainsi que ...a poursuites, avec les ...tes taxes dues et ...ctes assurances et ...sus du prix d'adj.

...E. Encentur.

ENTE

Deuxième ...strict...

...s.

...COUSSIRAT.

...e BOURGOGNE ...o en brique à ...

...E entre CLAI... ...Maison en bois à ...gis.

...UIS entre DAU... ...Grande réal...le.

...RTE, entre DU... ...Belle résidence ...gis.

...NTE ANNE et ...

...PIERRE entre ...NE. Trois rési... ...ages.

...DAUPHINE et ...en brique à un ...

...utre DUMAINE ...vidence en bois ...

...entre PRIEUR ...

...tre PRIEUR et ...en bois.

...DUMAINE et ...gréable en bois. ...DUMAINE et ...ge en bois.

...ST-PHILIPPE ...nce en bois à un ...

...tre ROMAN et ...en bois.

...PHILIPPE, entre ...RY. Une résiden...

...tre DERRIGNY ...bois.

...et DERRIGNY. ...ux étages et ma... ...bois à deux étag... ...RIGNY.

...et ST-PIERRE. ...à un étage.

...ST-PHILIPPE. ...ge avec attique

...et DERRIGNY. ...DERRIGNY. ...CLAIBORNE. ...ge.

...Entre les rues ...Y.

...Y, entre les rues ...PPE. Une rési... ...ges avec double

...e LAHARPE et ...tage et dépen...

...HILIPPE, entre ...Y.

...la PROMENA... ...te ST-LOUIS ...tre Clay et ...es rez-de-chaussée ...200 ...T. entre ...ne résidence en ...

...R—PLACIDE J... ...No. 46 rue ...à midi, il sera ...Charles rue St. ...ue et Gravier, ...ches terrains, ...es propriétés du ...

...ndeneuse sont ...tage et aux usa... ...ntiques, ingénieur ...vril 1866 et au... ...ous s'y réfère. ...N. O. Pavanne. ...ous compterai à ...ance sous crédit ...ethique spéciale ...sur la propriété ...ssur cent par ...partant paiement, ...avoir en rang de ...couvrer le paie... ...tion quelconque ...dans les actes de ...

...ssurer la bâtisse ...ntre, pour ren... ...non expirées, ...au détenteur ...vistes pour l'ad... ...adjudication et ...de 10 pour cent ...au moment de ...

M. Edgar Girma ...aux frais de ...

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 9 MAI 1886.

LA CRÉMATION EN FRANCE.

M. Anatole France écrit, dans le *Temps* du 18 avril :

L'amendement Blatin, voté par la Chambre des députés, est devenu, en raison de ce vote, le paragraphe 1er de l'article 3 de la loi sur la liberté des funérailles. Il dispose que "tout maître ou mineur émancipé, en état de tester, peut déterminer librement le mode de sa sépulture, opter pour l'inhumation ou l'incinération." Si le Sénat, à qui la loi sera renvoyée, sanctionne ce paragraphe, l'incinération des cadavres devient un mode légal de sépulture. C'est le résultat que poursuit depuis six ans la Société pour la propagation de la crémation, présidée par M. Alfred Kœchlin, maire du 8e arrondissement. Le conseil municipal a voté dans le même esprit un crédit pour la construction d'un four crématoire dans le cimetière de Père-Lachaise.

Un journal annonçait, cette semaine, que les travaux du four municipal étaient commencés depuis six mois. Il prenait M. Alfred Kœchlin lui-même pour garant de cette nouvelle. La vérité est que pas un coup de pioche n'a encore été donné. J'ai vu hier le terrain sur lequel s'élèvera le monument destiné à consumer les morts. Ce terrain est situé dans la partie haute du cimetière, il en constitue administrativement la quatre-vingt-septième division. C'est le champ qu'on affectait aux sépultures israélites du temps où les juifs n'avaient pas le droit de se mêler après leur mort aux restes des chrétiens parmi lesquels ils avaient passé leur vie. Il y croît une herbe épaisse et sombre. De là on découvre tout Paris, ses innombrables toits, ses dômes, ses tours, ses clochers et les collines et les bois qui ferment de leurs douces lignes son clair horizon.

Ceux qui, les premiers, portèrent des cercueils sur cette montagne pensèrent-ils que les morts, s'ils revoyaient un jour les yeux, contempleraient avec joie la ville où ils ont laissé leurs enfants? Etant, il y a quatre ans, en Alsace, je me joignis à des pèlerins qui allaient à Saints-Odile. A mi-chemin, notre traversée un peu pénible avait mouillé nos habits, puis nous gravîmes, pendant plusieurs heures, sous un soleil ardent, la montagne couverte de bruyères rosées. A quelques pas du haut plateau qui domine toute la plaine d'Alsace et le Rhin découvre les collines bleuâtres de la forêt Noire, nous vîmes au bord du chemin une fosse béante dont le fond et les bords étaient garnis de dalles grossières. On l'avait ouverte récemment et on y avait trouvé les ossements d'une jeune fille avec des colliers de filigrane d'or.

—Nous apprirent-il quelques mètres plus loin, sur le flanc de la roche, on avait fouillé d'autres tombes et recueilli des os mêlés à des armes. On ne sait qui sont ces morts solitaires enseveli dans leurs habits de guerre et d'amour, si haut sur la montagne. Mais sans doute les hommes qui les couchèrent là appartenaient à une race profondément spiritualiste qui croyait au réveil des morts. Certainement ils se disaient en scellant ces tombes : "Quand ceux-ci sortiront de leur sommeil, ils verront le ciel et la terre."

Si on regarde, en tournant le dos à Paris, l'emplacement où s'élèvera le four crématoire, on remarque à gauche un monument de style oriental : c'est la mosquée. Tout proche, au bord du chemin qui conduit au mur ministre des fédérés, est une terrasse basse que jonchent les débris des dalles de marbre blanc dont elle était pavée naguère. A l'abri de ces décombres, une mommie, couverte d'ornements royaux, siège sur un trône d'or. Misérable ruine toute neuve; car cette chambre funèbre est celle de la reine d'Oude, qui vint mourir en France il y a vingt ans à peine!

Dans un an, dans six mois, les ronflements du four crématoire troubleront le sommeil de la musulmane endormie en exil. Car le monstre va ronfler, tousser, cracher, pousser une épaisse haleine et rouler des yeux de flamboyants. On lui donnera d'abord, pour le mettre en appétit, des débris d'hôpitaux. Je crains pour lui qu'il ne soit réduit pendant longtemps à se contenter de cette maigre chère. Les Parisiens ne s'empresseront pas de lui porter leurs morts à dévorer. Je les connais : ils ne veulent pas de la crémation. Pourquoi?.... Ne leur demandez pas de raisons. Celles qu'ils vous donneraient ne se soutiennent pas; elles sont absurdes.

Oui, elles sont absurdes, mais elles sont invincibles. La raison ne peut les atteindre, puisqu'elles ne sont point de son domaine et qu'elles ne sauraient se rencontrer avec elle. Ces raisons sont des sentiments. Un sentiment ne peut être détruit que par un autre sentiment. Et jeter un sentiment nouveau dans l'âme d'une race, c'est une œuvre telle qu'on nomme prophètes et dieux ceux qui l'accomplissent.

Oui, elles sont absurdes, mais elles sont sacrées. Car elles tiennent en nous par mille racines invisibles qu'on ne peut toucher sans nous faire saigner le cœur; car ce sont les raisons de la piété et de l'amour.

Je me rappelle et je n'oublierai jamais une princesse italienne, une mère, qui perdit en trois jours, à Paris, dans une chambre d'hôtel, un fils de vingt ans qu'elle aimait avec une ardeur dont elle était dévorée. Quand il fut exposé sur un lit couvert de fleurs, elle le contempla la nuit et le jour, sans un mouvement des paupières, dans une extase et dans une douleur qui n'ont pas de nom. Comme elle avait demandé qu'on moulât le masque dont la mort avait respecté et agrandi la beauté, on amena un praticien dans la chambre mortuaire.

Mais à peine avait-il commencé à verser le plâtre sur le visage du mort qu'elle l'écarta comme une furieuse.

—Oh! dit-elle avec un cri affreux, vous lui faites mal!

Qu'aurait-elle donc crié, cette mère en voyant enfourner le corps précieux de son fils dans un poêle allumé?

Il faut nous prendre comme nous sommes et ne point désoler les malheureux par trop de sagesse. Est-ce le génie de la race et l'héritage des siècles, je ne sais, mais la vérité est que nous portons à nos parents et à nos amis morts les sentiments et les goûts qu'ils avaient de leur vivant. La vérité est que nous ne pouvons pas, que nous ne voulons pas les croire insensibles, parce qu'ils sont morts, et que nous craignons encore pour eux ce qui blesse et ce qui offense.

Et puis, tout est bon pour tromper la douleur. Nous voulons croire qu'ils dorment, puisqu'ils ont les yeux fermés. Leur immobilité nous semble moins affreuse si nous la confondons avec la douce immobilité du sommeil. Nous avons des ruses touchantes pour nous tromper nous-mêmes. Nous disons d'un de nos morts chéris : Il est là, vous le voir. Comme il est calme!" Nous retardons autant que nous pouvons l'heure de la séparation, et, quand enfin il faut se quitter, nous nous figurons que le cercueil est encore un lit et qu'on y repose. Une urne et des cendres ne nous tromperaient point ainsi. Des cendres ne sont rien et l'on n'imagine point que l'on dorme en bouteille.

Certes, nous avons un soupçon de l'affreux travail qui se fait dans ce lit que nous nommons le lit du repos. Du moins nous ne le voyons pas; nous savons qu'il est lent; cette lenteur est une dernière clémence de la nature. A elle nous pardonnons tout et nous la bénissons : elle est divine, elle est bonne malgré tout. Mais nous haïrons les hommes qui, plus pressés qu'elle, voudront dévasser son œuvre de destruction et dévorer en un moment les restes misérables, les restes sacrés de notre amour.

Ce sont là, comme j'ai dit, des raisons de pur sentiment. Elles ne reposeraient sur rien, si elles ne reposaient sur la nature morale de l'homme actuel. Mais sont-elles en désaccord avec la philosophie des sciences? Je suis très éloigné de le croire. La mort n'est pas un simple moment de l'être; elle ne se produit pas sur un point mathématique du temps. L'ingénieuse maxime de l'Ecole :

Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus,

n'est point complètement dans la vérité physique des choses. Ce que le médecin constate, quand il constate un décès, c'est le commencement de la mort, si j'ose dire. Bien des fonctions organiques s'accomplissent encore dans ce que nous nommons un cadavre. Ce ne sont ni les plus nobles ni les plus précieuses; la sensibilité et l'intelligence ont disparu, sans doute, avec leurs dernières manifestations, mais la vie pourtant ne s'est pas retirée tout entière. Il y a quelque piété à respecter ses lentes et successives retraites. C'est ce que la crémation ne fait pas.

Mon lecteur ne s'attendait guère à lire, dans le *Fig. de Paris*, des considérations de ce genre. Je ne m'attendais guère à les y écrire. Je vous ai dit, il y a huit jours, que j'étais distrait. Par malheur, toutes mes distractions n'ont pas des bas à jour, un ruban au cou et une rose dans les cheveux. Revenons au sentiment. Il y a dans notre France des populations dont l'instinct idéaliste est si fort qu'elles vivent avec les morts autant qu'avec les vivants. Les Bretons, par exemple, sont en communication continuelle avec le monde invisible que leur imagination, d'une fécondité sauvage, crée sans cesse. J'ai chez moi une vieille cuisinière venue du Morbihan. Elle est inculte, farouche et bornée.

Elle ne sait pas lire, et elle vit dans une poésie perpétuelle, au milieu des plus éclatantes images du spiritualisme chrétien. Elle ne connaît rien de nos réalités. Mais tout ce que, sur les rivages de la mer brumeuse et dans la lande parfumée, sa race enfanta d'êtres mauvais, bizarres ou terribles, tous les anges, tous les démons, toutes les fées, elle les a apportés dans sa tête à Paris. Elle a de la nature une idée tout à fait différente de celle que nous avons et elle porte sur les choses des jugements qui me surprennent toujours.

Ainsi, dernièrement, ayant appris que la sépulture d'une jeune fille avait été violée dans le cimetière de Saint-Ouen, elle s'étonna devant moi qu'un tel sacrilège eût pu être consommé.

—Ah! monsieur, me dit-elle, comment l'ont-ils souffert, puisqu'ils étaient tous rangés autour d'elle?

Je lui demandais de qui elle voulait parler.

—Je parle des morts, monsieur, me répondit-elle tranquillement. Le journal ne dit pas qu'ils se soient tous levés pour défendre leur nouvelle compagne. C'est bien étrange pourtant qu'ils n'aient point pris l'impie, comme ils pouvaient le faire.

Cette vieille Bretonne a l'âme aussi tournée. Elle repugne à l'ordre naturel des choses et communique avec les morts. Plutôt que de consentir à la crémation des trépassés qui lui sont chers, elle endurerait le martyre.

Comme la mère de Villon, elle est "pauvrette et ancienne, oncques lettres ne leut." Mais pour être plus savante qu'elle, si tant est que nous le soyons beaucoup, nous n'en gardons pas moins, avec le culte des morts, mille préjugés naïfs et touchants.

Pour moi, s'il faut tout dire, j'ai penché jadis pour la crémation. Ce ne sont point les mémoires, devis et procès-verbaux du chevalier Keller qui m'en donnèrent le goût : ce sont les élégies de Tibulle et de Properce. Il n'était pas question en ce temps-là de four crématoire. Je ne voyais que le bûcher antique. Je vous prie de considérer le temps et les circonstances. Alors, je faisais ma rhétorique et j'aimais Cynthie. Ces Latins ont laissé des images impérissables de beauté! Les visions de leurs poètes me cachaient les murs nus et souillés des classes et m'environnaient de gloire.

En ce temps-là, je mêlais l'amour et la mort dans la poésie de mes rêves. Pendant l'étude du soir, que surveillait un pion crasseux, je voyais, oui, je voyais l'ombre de Cynthie, ses voiles à demi consumés, pâles, et les cheveux dénoués, telle enfin qu'elle était sur le lit funèbre. Le feu avait terni le béryl qu'elle portait au doigt. J'étais Properce. Elle me rappelait les veilles de Subiure et les nuits sermentes.... Ne rions pas. Telle est la magie de ces poètes latins : les fioles assyriennes qu'ils ont versées sur le bûcher funèbre ont à jamais parfumé et embelli la mort.

Mais le dimanche, à la chapelle, ce n'est plus Cynthie qui m'apparaissait à travers les nuages de l'encens, au chant des cantiques, c'est Cécile endormie dans un cercueil de cyprès, tout embaumé de myrrhe et d'aromates, Cécile, vêtue encore des vêtements tissus d'or dont elle s'était parée pour le sacrifice, et croisant les deux mains sur la palme du martyre.

Les résultats des fouilles faites à Chamiers — Dordogne, France — feuilles dont nous avons parlé, prennent un caractère de plus en plus intéressant. Il ne s'agit plus d'une maison de plaisance, si vaste qu'on la suppose, avec ses thermes et ses piscines : on croit avoir retrouvé toute une petite cité, qui aurait été habitée par une colonie romaine opulente. A une grande distance de l'endroit où l'on avait fait les premières découvertes et tout près d'une rivière, on trouve d'autres substructions, très régulières et symétriques. D'ores et déjà l'on peut affirmer que les constructions qui vont être mises à nu occupent un emplacement de dix hectares au moins.

En outre, si l'on se reporte à ce double fait significatif que, lors de la construction de la voie ferrée qui passe à 200 mètres de là environ, on découvrit aussi des fondations considérables, et que toute la région du Périgord pratique les fouilles actuelles est remplie de ronces (dont l'abondance, au milieu d'un pré, accuse des constructions ensevelies) on peut évaluer à trente hectares l'étendue des substructions de la cité souterraine que l'on met à jour. M. Sautet a l'intention de tout déblayer, et de ne reculer devant aucune dépense pour faire œuvre utile à l'archéologie.

Notre spirituel confrère, Mme de G...., étnait l'autre soir à côté d'un jeune parnassien qui écrit de la façon la plus lourde et la plus fastidieuse.

—A quoi vous occupez-vous? lui demande-t-elle.

—Mais vous le savez, madame, je fais des vers!

—Oui, mais ça, ce n'est pas une occupation, c'est.... du travail.

Un poète de l'Ukraine.

Le *Temps* du 17 avril :

Le *Macmillan's Magazine* nous conte la touchante histoire de Taras Chevchenko, peintre et poète russe encore peu connu de l'Occident, quoique sa tombe à Kaniof, sur le Dniéper, soit pour toute la jeunesse libérale de la Russie l'objet d'un culte fervent et le but d'un véritable pèlerinage. Né en 1814, au village de Mornitza, dans le gouvernement de Kiev, Chevchenko est mort en 1861, à Pétersbourg. Ses parents étaient de pauvres serfs appartenant à un seigneur d'origine allemande, nommé Engelhardt. Après une enfance misérable, il devint valet de pied chez son maître et apprit tout seul le dessin en s'amusant à copier les gravures ou les tableaux qu'il voyait sur les murs.

Engelhardt, ayant remarqué ces dispositions naturelles de son jeune serf, pensa à les utiliser et le mit en apprentissage chez un peintre d'attributs, pour l'employer plus tard à la décoration de sa résidence. Le peintre d'attributs se trouva être un brave homme qui vit combien son apprenti était supérieur à sa tâche, et qui lui procura des leçons d'un nommé Lampi, peintre de portraits fort à la mode dans la région. Mais, en dépit du bonheur relatif qui favorisait ainsi sa vocation, Taras Chevchenko, oppressé par le sentiment de ce que sa position d'esclave avait d'humiliant, se trouvait si malheureux qu'à deux ou trois reprises il fut sur le point de se suicider.

Son maître émigra vers 1832 à Pétersbourg, et y amena avec lui toute sa maison. Taras s'y lia bientôt avec le peintre Sochenko, son compatriote, qui lui témoigna beaucoup d'intérêt, lui donna des leçon d'aquarelle et lui fit entreprendre un véritable cours d'études générales. Le romancier Grebenka, qui était désamis de Sochenko, s'éprit aussi d'une vive affection pour ce pauvre jeune paysan si bien doué. A eux deux, ils entreprirent de l'affranchir. On obtint de Brouloff qu'il fit le portrait de Zhonkovski, alors un des poètes les plus populaires de la Russie, et qu'il le laissât mettre en loterie. Contre les deux mille cinq cents roubles qui furent le résultat de cette opération, Engelhardt consentit à rendre la liberté à son serf. Ceci se passait en 1838. L'année même, Taras Chevchenko devenait membre de l'Académie des arts.

Une brillante carrière semblait désormais s'ouvrir devant lui. Mais deux passions maîtresses s'étaient emparées de son âme et se partageaient son temps avec la peinture : l'amour des lettres, d'une part, et, d'autre part, le rêve d'un sort meilleur pour la classe d'où il était sorti. Au lieu de faire des portraits, il écrivait des vers dont la profonde mélancolie allait émbleée au cœur de la jeunesse russe : *Kobzar*, publié en 1840, *Haidamak* et *Hamalia*, qui parurent l'année suivante.

Le poème qui suit pourra donner, dans son étrange et pathétique simplicité, une idée de la manière de Chevchenko :

"Là, trois larges chemins forment un carrefour. Là, trois frères, fils de l'Ukraine, se séparèrent pour s'en aller chacun de son côté. Ils laissèrent derrière eux leur vieille mère. Le premier quittait sa femme,—le second sa sœur,—le troisième, qui était le plus jeune, sa fiancée. La vieille mère planta trois frênes dans un champ, et la femme un long peuplier; la sœur planta trois érables dans la vallée, et la fiancée un sureau rouge. Les trois frênes ne prospéreront pas; le peuplier se dessèche; il en fut de même des érables et du sureau. Et jamais les trois frères ne reviennent. Maintenant la mère pleure; la femme, sèche comme un peuplier, se lamente dans sa triste chaumière; la sœur a pris le deuil et part à la recherche des absents dans les pays lointains; la fiancée gît dans la tombe. Les trois frères sont errants dans le monde, et les trois chemins se sont couverts d'épines."

Peu de temps après la publication de ses premières poésies, Taras Chevchenko visita son pays natal et se lia d'une étroite amitié avec les deux littérateurs ukrainiens, Koulich et Kostomarof. Cette liaison devait avoir de lugubres conséquences. Les trois amis avaient en politique des opinions avancées et qu'ils commirent l'imprudence de laisser percer. La police les arrêta, les vint jusqu'à Nicolas Ier qui les fit séparer et les jeter en des exils isolitaires. Taras Chevchenko était en outre condamné à servir comme simple soldat dans un régiment stationné à Orenbourg, sur la frontière d'Asie, avec interdiction spéciale de dessiner et de peindre."

Cette déportation raffinée se prolongea dix ans, de 1847 à 1857. D'Orenbourg, le poète fut successivement envoyé en Sibérie et au fort de Novopetrofsk, sur la mer Caspienne. Il a conté ses souffrances dans plusieurs de ses poèmes. La plus vive de toutes était de ne pouvoir dessiner qu'en secret, car il portait toujours un crayon caché dans son soulier. Parfois, cependant, il avait pu, officier moins dur que les autres fermait les yeux sur la consigne du tsar. Turguenef conte à ce sujet une jolie anecdote dans la préface qu'il a écrite pour l'édition des œuvres complètes de Chevchenko, publiée à Prague :

"Un général qui avait l'âme d'un sergent instructeur, avait appris que le poète s'était permis de prendre deux ou trois croquis, en dépit des ordres impérieux, crut devoir informer de ce fait Perofski, le commandant en chef de la région, et choisit pour cela son jour de réception. Perofski écouta le rapport, puis, jetant un regard froid à celui qui venait de le faire : "Général, lui dit-il, il n'est pas bon significatif, je suis sourd de cette oreille; répétez-moi donc ce que vous venez de me conter." Le général crut prudent de profiter de la leçon : il passa de droite à gauche, mais parla, cette fois, de tout autre chose que du méfait de Chevchenko."

Après la mort du tsar Nicolas, le poète fut traité avec plus de douceur, et, au bout de quelques mois, le comte Fédor Tolstoï fut assez heureux pour obtenir sa grâce. Mais, quand il en eut la notification, Chevchenko ne put même pas en profiter tout de suite, faute d'argent. Il lui fallut s'arrêter longtemps à Nijni-Novogorod et y gagner quelques sous à vendre des dessins. En 1858 seulement, il arriva à Petersbourg et l'année suivante il visita l'Ukraine, où il retrouva sa sœur Irène. Il était encore si pauvre qu'il ne put lui donner qu'un rouble. Son rêve aurait été d'acheter un petit champ et une cabane en vue du Dniéper. Mais il n'y avait pas à y songer pour le moment.

Il revint donc à Pétersbourg, où il obtint un logement dans le palais de l'Académie et se mit à faire de la gravure. Une édition nouvelle de *Kobzar*, que tenta un éditeur, obtint un vif succès. Alors Taras Chevchenko songea à se marier. Son idée était d'épouser une paysanne. "Je ne suis qu'un paysan, disait-il : c'est dans ma classe que je dois prendre femme." Malheureusement, il avait neigé sur sa tête et le poète paraissait plus vieux qu'il n'était. Deux jeunes filles, Charita et Ginkeria, dont il demanda successivement la main, lui préférèrent des bouviers de leur âge. Peut-être n'avaient-elles pas tort, à leur point de vue.

Mais ces désappointements successifs portèrent un coup mortel à Taras Chevchenko, que son rude exil avait affaibli au dernier point. Le 9 mars 1861, jour anniversaire de sa naissance, il reçut un grand nombre de lettres et de dépêches de ses compatriotes et administrations de la Petite-Russie. Le lendemain il mourut. Ses restes, d'abord déposés au cimetière de Smolensk, furent plus tard, selon le vœu qu'il avait souvent exprimé, exhumés et transportés au bord du Dniéper. Les étudiants de l'Université de Kiev tinrent à honneur de les placer sur leurs épaules pour les apporter à la sépulture qui est aujourd'hui un la Mecque pour toute la jeune Russie.

L'année dernière, à la suite d'un accord intervenu entre le ministre du commerce, le ministre des beaux-arts et la commission du budget, la Chambre des députés et le Sénat de France ont inscrit au budget de 1886 une première annuité de 500,000 fr. destinée aux travaux d'agrandissement du Conservatoire des arts et métiers, évalués à la somme de 2,500,000 francs.

Ces travaux consistent dans la construction d'une galerie sur toute la longueur de la rue Vaucanson et dans l'installation sur le jardin du Conservatoire d'un hall vitré. Le projet en avait été préparé dès 1881 par le ministère des arts, afin de permettre au Conservatoire de développer celles de ses collections qui se rapportent plus particulièrement à l'enseignement des arts industriels.

Or, il y a un mois environ, l'Ecole centrale des arts et manufactures, qui a été récemment construite sur l'ancien marché Saint-Martin, dépendant du prieuré qui donnait son nom à l'église du Conservatoire des arts et métiers, a fait entendre une protestation au moment où les travaux de la guerre du Conservatoire allaient être adjugés. L'Ecole centrale redoutait que la construction projetée n'enlevât de la lumière à ses salles de dessin, et elle réclamait un recul de 5 mètres au delà de la rue Vaucanson pour la construction du Conservatoire. Une commission nommée par le ministre du commerce et de l'industrie vient, après expériences faites, de constater qu'un recul de 2 mètres serait suffisant et il est probable que les travaux vont être adjugés à bref délai.

La nombreuse population de travailleurs qui suit avec assiduité les cours du Conservatoire des arts et métiers et qui fréquente ses galeries, se félicitera de voir ce grand établissement prendre un développement nécessaire du côté de la rue Vaucanson. Fructueusement, nous l'espérons, le Conservatoire y trouvera grandir encore du côté de la rue Réaumur, lorsque la Ville de Paris entreprendra les travaux de voirie pour lesquels elle demande l'autorisation d'émettre un emprunt.

Les premières galeries du Conservatoire des arts et métiers datent de l'an VII. Les cours ont été fondés en 1819. Il est à désirer que l'on complète enfin cette admirable institution en donnant aux collections qui intéressent les arts industriels la place qui leur manque et en créant les cours qui enseigneront les arts appliqués à côté des cours consacrés à l'application des sciences.

Une petite réforme française qui a bien son importance : On connaît l'usage d'annoncer son départ par l'envoi d'une carte au bas de laquelle on écrit la mention : P. P. C. (Pour prendre congé)

Mais le public ignorait généralement que cette mention, présentant un caractère de correspondance personnelle, assujettit au point de vue de l'affranchissement, les cartes de visite aux lettres.

De là des procès-verbaux sans nombre.

Le ministre des postes et des télégraphes vient de trancher la question dans le sens de plus libéral : pour prévenir ces contraventions involontaires, il a ordonné l'admission des cartes portant la mention : P. P. C., au tarif de faveur accordé aux imprimés.

Les étudiants en pharmacie de Paris viennent de faire un certain tapage au cours d'un de leurs professeurs.

Ceci prouve, au moins, que ce cours a plus d'auditeurs que celui du docteur X....., lequel en est, le plus souvent, réduit à parler dans le vide.

Ce jeunet, pourtant, notre savant aperçut, de sa chaire, un particulier qui, assis au milieu de la salle déserte, semblait prêter à ses paroles une religieuse attention.

Aubaine inespérée! Aussi le professeur mit-il en frais d'érudition et d'éloquence pour cet unique amant de la science, qui, du reste, ne bougeait pas et avalait sans broncher les développements les plus circonstanciés et les plus minutieux. Enchanté de produire cet effet :

—Je ne vous ennuie donc pas, monsieur? demanda le docteur avant de passer à des conclusions non moins complexes que le reste de son discours.

—Moi? répliqua l'autre. Oh! pas du tout, bourgeois!... Vous pouvez aller comme ça tant que vous voudrez!... Du moment que vous m'avez pris à l'heure!

L'auditeur de M.-X... était le cocher qui l'avait amené.

La cour d'appel de Douai, France, vient de rendre un arrêt qui mérite d'être signalé. Il résulte, de cette décision, que l'article 5 de la loi du 14 août 1885, qui a trait au complément de la fabrication et la vente des armes blanches, a modifié par là même les dispositions législatives antérieures qui prohibaient le port de ces armes, notamment la loi du 24 mai 1834. Le port d'une canne à épée ne constitue donc plus le délit de port d'une arme prohibée.

Le tribunal correctionnel de Soissons avait décidé le contraire, par un jugement du 2 février dernier.

Les ministres de la guerre, de l'instruction publique et de l'intérieur de France se sont rendus, le 21 avril, à l'hôtel des Invalides, où sont exposées, salle d'Assas, les maquettes présentées par les statuaires qui, à la suite d'un concours, ouvrent un vue de l'érection, à Bouffarik, d'une statue au sergent Blandan, mort héroïquement en 1842 au combat de Mered.

Le président de la République doit, en visitant prochainement cette exposition, témoigner à son tour de l'intérêt que le gouvernement porte à cette œuvre patriotique.

Un projet tendant à la suppression complète des sous-préfets, à partir du 1er janvier prochain, a réuni de nombreuses signatures à la Chambre de France.

Les sous-préfets, ainsi remerciés, recevraient, pendant une année, une indemnité égale à la moitié de leur traitement actuel.

Un mystificateur parisien célèbre Vivier, racontait le 1er avril, un assez joli poisson.

Un jour, il monte en omnibus; une dame lui donne un franc qu'il remet au conducteur. Lorsque ce dernier rend la monnaie, Vivier, au milieu des sous, glisse sans être vu, un bout de papier préparé d'avance sur lequel la dame lit ces mots : "Je vous aime, je vous le prouverai à la sortie."

Furieuse contre le conducteur qu'elle se figure être l'auteur de la déclaration, la voyageuse descend à la première station. Le conducteur, pour l'aider à descendre, lui saisit le bras, la dame le giffle en s'écriant : "Mon mari!"

Et Vivier de dire au conducteur : "Qu'est-ce que vous lui avez donc fait?"

Dans Broadway, un enfant de six ans tend la main.

—Tu commences bien jeune à mendier, petit.

—Ah! c'est que papa veut que j'apprenne le métier à fond.

Guibolard, qui habite Bois-Colombes, dîne chez un camarade à Asnières. Survient une pluie diluvienne qui menace de se prolonger toute la nuit. Le camarade dit à son convive :

—Couchez ici. J'ai une chambre d'ami à votre disposition.

Guibollard accepte. Puis, il disparaît brusquement. On le cherche pendant une heure. Au bout de ce temps, il revient, ruisselant, trempé, un vrai fleuve! On interroge :

—Au nom du ciel, d'où venez-vous en cet état?

—Ne faites pas attention : j'ai couru jusque chez moi prévenir ma femme que je ne rentrerais pas à cause du mauvais temps.

Guibollard va pour rendre visite à un ami qu'il a perdu de vue depuis quelque temps.

Il est reçu par la femme de feu dernier et demande s'il peut parler au maître de céans.

—Hélas! non, monsieur, voilà huit jours que mon pauvre mari est mort!

Guibollard, avec un sourire qui voudrait être commiératif :

—Ça, c'est une raison.

Madame à Joséphine :

—Voyons, Joséphine, je ne vous comprends pas, ma fille! Comment avez-vous pu permettre au boucher de vous donner un morceau de bœuf semblable? Ce ne sont que des os!

—Ah! madame, ce que j'ai dit au boucher, madame, et j'ai même ajouté que si c'était pour moi je ne l'accepterais fichtre pas!

Une vieille concierge raconte à une pipelette de ses amies les splendeurs de l'exposition de 1867 à Paris.

—Le prince d'une république étrangère m'offrit même de m'épouser!

—Et vous n'avez pas accepté?

—Non... son peuple n'a pas voulu!

A un restaurant :

—Garçon, une sole!

—Comment la désire monsieur?

—Fraîche, autant que possible.

Ebahissement du garçon qui clame d'une voix de stentor :

—Une sole fraîche... autant que possible!

—M. Homo, qui est très enrhumé, s'obstine à boire froid, à se mettre aux courants et à glisser à travers les portes dès que sa mère a le dos tourné.

Au beau milieu d'une quinte, la maman s'est écrié :

—Tu tousses, tu m'auras encore désobéi.

Le soir, l'enfant n'a rien de plus pressé que de dire à son grand-père, vieillard sénile et sourd comme un pot :

—Tu as donc désobéi à ta maman, toi que tu tousses tout le temps!

A qui dédier ce qui suit? A Christian? A la mémoire d'Hamburger? C'est digne de tous deux.

—Savez-vous quels sont les hommes qui peuvent se flatter de posséder les plus belles femmes? Non? Inutile de chercher, vous ne trouveriez pas.

—Eh bien, ce sont les geôliers. Parce qu'ils ont toujours des clefs aux pattes.

Le général Boulanger, ministre de la guerre de France, a supprimé le "colcarcan," qui fut, pendant de si longues années, la terreur des officiers trop sanguins.

La tenue campagne, tendant à devenir la tenue régulière de l'armée, il est naturel que la nouvelle circulaire fonle aux pieds le préjugé du "débraillé," au nom duquel ce fameux supplice a pu tant de fois, pendant de longues années, la terreur des officiers trop sanguins.

La tenue campagne, tendant à devenir la tenue régulière de l'armée, il est naturel que la nouvelle circulaire fonle aux pieds le préjugé du "débraillé," au nom duquel ce fameux supplice du col, raide, noir, véritable garrot, avait été maintenu jusqu'ici.

Le *Tam Tam*, sous le titre de "Découverte économisitiahle," publie la petite fable que voici :

(Par Bilarchal.)

Bien plus fort que Pasteur, Guibollard, homme sage,
A trouvé le moyen de supprimer la rage.
Son système consiste à tuer tous les chiens.
Qui veut la fin veut les moyens.

Un avocat de cour d'assises disait, dernièrement, à une "pratique" qui s'efforçait de lui faire croire à son innocence :

—Voyons, mon garçon, il faut dire les choses franchement et clairement à l'avocat.....C'est à lui de les embrouiller ensuite!

Le *Journal d'Amiens* raconte qu'un garde champêtre d'une petite commune de la Somme ayant arrêté, la nuit de la mi-carême, trois individus, dont deux déguisés, avait ainsi libellé son rapport :

"Pour tapage nocturne, arrêté trois individus qui se sont mis :

"Le premier en pierrot, le second en arlequin, et le troisième en ribotte."

"La parole est d'argent, le silence d'or," dit un proverbe.

On pourrait, à notre avis, le compléter ainsi :

..... et la souplesse d'airain.

Entendu au foyer du Théâtre-Français :

—A propos, chère amie, quel âge avez-vous?

—Oh! je ne dis plus mon âge : j'ai celui que je parais.

—Je vous croyais plus jeune que cela.

M. de Calinaux, qui est très fort à l'épée, vient d'être blessé au duel.

—Comment! lui dit quelqu'un, vous, une fine lame, le bras en écharpe!

—Que voulez-vous, les chances n'étaient pas égales.

—!!!

—Nous n'étions pas à égale distance l'un de l'autre.

Au quartier Latin :

—Je suis bien inquiet, voici le terme qui approche.

—Eh bien!

—C'est que je crains de n'être pas en mesure.

—Pas difficile, mon cher : tu n'as qu'à rester couché toute la journée, et tu es sûr de ne pas être pris au pied levé.

Pensées d'un sceptique :

"Le remords, c'est l'état de la conscience en guerre avec les fautes; le repentir, c'est l'état de paix."

"Chacune de nos passions contient son paradis au commencement, son purgatoire pendant sa durée, et, à la fin, son enfer."

Au bal donné, récemment, à l'hôtel Continental, Paris, un jeune et blond substitut s'est distingué par son ardeur infatiguable à la danse.

Ses prouesses chorégraphiques ont inspiré un mot drôle à la charmante Mme B.....

—N'est-ce pas, ma chère, n'est-elle dit à son m